

De la GUERRE DES TITANS... à la BATAILLE DES MANUSCRITS

Les écrits des historiens contemporains du christianisme primitif ont-ils été censurés au cours du Haut Moyen-Age ?

par Gys-Devic

- I - En guise d'avant-propos
- II - La "guerre des Titans":
 - Constantin amorce la première "guerre de religion"
 - L'époque post-constantinienne
(sort des temples, sort des statues)
 - L'époque post-avignonnaise à Rome
 - Protestations contre le vandalisme des papes
- III - La bataille des manuscrits
- IV - Le désert de notre information
- V - Conclusion / Summary.

oOoOoOoOo

I) En guise d'avant-propos.

Le petit nombre de temples antiques dont nous pouvons de nos jours admirer les vestiges contraste avec la multitude de sanctuaires dépeints par Pausanias dans sa *Description de la Grèce* rédigée au deuxième siècle. J'ai longtemps été intrigué en constatant que seuls de rares temples nous sont parvenus relativement intacts, alors que d'autres ont totalement disparu. Le temps et les prédateurs auraient-ils exercé leurs outrages de façon sélective ?

En Sicile, tout un ensemble de temples s'échelonnent le long de la crête méridionale de la colline près de laquelle s'étage l'antique Akragas, l'actuelle **Agrigente**. Un seul reste debout, celui dit "*de la Concorde*". Les colonnes qui émergent çà et là au milieu des pins, des agaves, des oliviers et des amandiers ne doivent pas faire illusion ; la plupart ont été relevées par les archéologues. Ce fut le cas pour les temples de Junon, d'Hercule, de Castor et Pollux. Mais voyez celui de Jupiter Olympien, le plus vaste des temples siciliens, si colossal qu'un être humain pouvait se loger dans chaque cannelure de ses demi-colonnes ! Des atlantes placés entre celles-ci les aidaient à supporter le poids de l'entablement. Leur présence évoquait la lutte de Jupiter contre les géants, condamnés à soutenir le monde après avoir été vaincus. Cet ensemble n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. A l'origine de ces vestiges, nous explique-t-on, il y a eu un de ces tremblements de terre, si fréquents sur le pourtour méditerranéen. *Comment expliquer qu'un tel cataclysme ait laissé intact le plus frêle de tous les monuments - le temple de la Concorde -, et ait complètement renversé le temple de Junon et les temples de Jupiter et d'Hercule situés de part et d'autre de celui de la Concorde ?*

Il y avait là de quoi se poser des questions, surtout lorsqu'on connaît la solidité des édifices antiques: la cathédrale de Syracuse, temple d'Athéna christianisé, a résisté aux tremblements de terre, notamment à celui de 1693 qui a seulement renversé la façade normande, en même temps que la ville était détruite (note ^A).

Note A : Je n'exclus nullement la possibilité de l'impact des séismes (ou des guerres), mais celui-ci n'a pu être que ponctuel (comme ce fut peut-être le cas à Aphrodisias), insuffisamment étendu pour avoir détruit la presque totalité du patrimoine architectural de l'Antiquité.

N'y avait-il pas là matière à réflexion ? L'idée me vint d'aller sur place pour en avoir le cœur net. C'est ainsi que pendant une douzaine d'années, ma famille et moi partîmes individuellement visiter les principaux sites antiques du pourtour méditerranéen et parfaire notre connaissance du devenir des monuments de l'Antiquité. La moisson fut fructueuse.

Lors d'un séjour à Agrigente, je pus trouver un ouvrage local qui me conta l'histoire des

^A : Je n'exclus nullement la possibilité de l'impact des séismes (ou des guerres), mais celui-ci n'a pu être que ponctuel (comme ce fut peut-être le cas à Aphrodisias), insuffisamment étendu pour avoir détruit la presque totalité du patrimoine architectural de l'Antiquité.

temples d'Akragas (3) : "Il est communément admis que les temples furent détruits en 446 avant J.C. au cours de l'incendie allumé par les Carthaginois lorsqu'ils s'emparèrent de la ville. Or, il a été prouvé que les Romains trouvèrent les temples endommagés et qu'ils les restaurèrent. Nous pouvons voir de nos jours des restaurations dans la cella du Temple d'Hercule et dans la corniche du Temple de Castor et Pollux. Nous avons ainsi la certitude qu'à la fin de la domination romaine (IVe siècle après J. C.), les temples étaient encore intacts".

"Selon une autre opinion, les temples auraient été détruits par des tremblements de terre... Cette hypothèse n'a aucune valeur : comment expliquer en effet que les tremblements de terre aient détruit les temples colossaux de Jupiter* et d'Hercule à Agrigente et ceux, non moins grandioses, de Sélinonte, alors qu'ils épargnèrent le temple de la Concorde d'Agrigente et celui de Ségeste ? Aujourd'hui encore, **les soubassements de tous les temples d'Agrigente sont intacts**". Comment croire en effet qu'une convulsion sismique aussi violente que celle qui aurait dû abattre les constructions massives des temples d'Hercule et de Jupiter n'aurait pas laissé de traces sur les assises de ces édifices ?

"Nous devons donc conclure, reprend mon cicérone, que l'unique hypothèse admissible, bien que la moins connue, est que les temples ont été détruits en exécution de l'édit de Théodose II, empereur d'Orient (408 à 450 après J.C.) ordonnant la destruction de tout ce qui était païen. A la publication de cet édit, **les populations chrétiennes-byzantines, possédées d'une fureur religieuse, s'acharnèrent à la ruine des monuments païens**".

* Le temple de Jupiter a servi de carrière ; ses pierres ont été utilisées à la construction de l'église Saint Nicolas et au môle de Port Emedocle.

"Le temple de la Concorde put échapper à ces ravages parce qu'il avait été transformé tout de suite en église chrétienne (comme le temple d'Athéna à Syracuse, actuelle cathédrale de la ville, et comme le Théséion à Athènes). Le temple de Ségeste fut épargné parce qu'il n'était pas entièrement achevé et, par conséquent, pas encore consacré à une divinité païenne".

Il m'apparut rapidement que les temples, fermés autoritairement, dès lors désaffectés, ont été pour la plupart victimes d'un vandalisme idéologique inhérent à des éléments durs du christianisme au cours du Haut Moyen Age, et que les séismes n'ont souvent fait que parachever l'œuvre des hommes. Mais pouvais-je étendre à d'autres régions ce funeste constat ?

A l'Orient de la *mare nostrum*, dans l'antique métropole d'**Ephèse**, s'élevait l'*Artémision*. Nous nous y sommes rendus,...mais n'avons rien vu, si ce n'est sur son emplacement une faible dépression occupée par un marécage rempli de roseaux, où çà et là émerge un bloc de marbre informe. Les soubassements n'en ont été retrouvés qu'à la fin du siècle dernier. Une destruction aussi poussée est relativement rare dans les annales de l'archéologie. Ce temple était de l'avis des anciens l'une des sept merveilles du monde, appréciation justifiée lorsqu'on regarde les reconstitutions tentées à partir des quelques éléments de colonnes retrouvés (actuellement au British Museum). Sa grande originalité résidait dans ses colonnes de marbre blanc aux nuances bleutées, atteignant près de vingt mètres de haut, coiffées de chapiteaux ioniques ; trente-six d'entre elles comportaient à leur base des tambours décorés de bas-reliefs aux personnages grandeur nature (*columnae caelestae*) qui conféraient à l'édifice son caractère grandiose.

A l'épigramme d'Antipatros qui admirait la magnificence de l'*Artémision*:

"...Mais quand enfin

"je vis le temple d'Artémis qui s'élève dans les nuages

"tout le reste pâlit. Je dis

"L'œil d'Hélios vit-il jamais chose semblable, en dehors du sublime Olympe ?"

un commentateur byzantin a cru bon d'ajouter :

"A présent ce lieu est le plus désert et le plus misérable,

par la grâce du Christ et de Jean le théologien" (Sanctuaires grecs, p. 258).

Des chrétiens ont-ils pu participer à cette ruine ?

Une inscription du début du Ve siècle, et qui se rattacherait à une prédication faite vers 406 à Ephèse par Jean Chrysostome, atteste à quelle ferveur de haine, contre Artémis même, allaient en venir peu à peu les néophytes. Trouvée à l'Est de la bibliothèque de Celsius, cette inscription constate l'acte d'un certain Déméas qui, arrachant de son socle l'*apatèlion eidos*, "la forme trompeuse" du "démon Artémis", l'avait remplacée par le symbole du Christ". Ces lignes sont extraites du bel ouvrage de Picard sur *Ephèse et Claros* (32, p. 708).

L'*Artémision* a été dépecé et transformé en carrière par les empereurs chrétiens, les *basileis* : la grande porte de bronze sculptée offerte par Trajan fut transportée à Constantinople pour le palais du Sénat, et les marbres servirent à la construction de la basilique de Saint-Jean Théologos, bâtie à proximité, à la demande de Justinien. C'est ainsi que le temple d'Artémis, contre lequel des invectives avaient été lancées par Paul (*Actes XIX*), a été rayé de la carte.

Ces promenades, au milieu de sites qui reflètent encore une des plus nobles et des plus belles civilisations qui aient fleuri sur la terre, me firent saisir, en ces pays de lumière, une sombre vérité, à savoir que seuls avaient été épargnés les sanctuaires qui ont eu l'heur d'être "purifiés" en étant transformés en églises.

L'aventure aurait pu en rester là. Elle m'a entraîné au delà de mes préoccupations initiales.

En ce Haut Moyen-Age où la moindre hérésie était pourchassée, où l'intolérance régnait en maîtresse, quel a pu être le sort des monuments de l'esprit ? La hargne qui a amené l'éradication des cultes antiques ne s'est-elle pas manifestée aussi à l'égard des écrits ? On a parlé du *nauffrage de la littérature antique* (du moins d'une certaine littérature, celle du théâtre, de l'histoire) ; les œuvres de Porphyre, de l'empereur Julien ont été éliminées; et nous pouvons nous demander quel a pu être l'impact de la censure sur les œuvres des historiens contemporains des débuts du christianisme ? Peut-être trouverons-nous là l'origine du *désert de notre information* concernant les origines de la religion chrétienne ? Quelques sondages préliminaires m'ont incité à orienter mes recherches dans cette voie qui s'ouvre sur un domaine encore peu exploré.

Cette approche n'a pu être tentée que ces dernières décennies : nous disposons aujourd'hui d'un ensemble de sources, de références que l'historien du début de ce siècle n'a pas eu le privilège de connaître. Un inventaire complet (?) des manuscrits encore existants a été effectué. (Encore faudrait-il que toutes les découvertes soient portées à la connaissance du grand public). Des éditions critiques des ouvrages d'auteurs anciens permettent de plus en plus souvent de dater le support des textes, d'en reconstituer l'histoire, comme de connaître l'état dans lequel ces écrits nous ont été transmis (texte intégral, lacunaire, remanié ?).

Que nous réservent ces connaissances nouvellement acquises ? Nos lecteurs trouveront ici l'esquisse d'une enquête sur les processus qui ont amené la destruction de la plupart des temples de l'Antiquité (**la "guerre des Titans"**). Y sont aussi rapportés les témoignages révélant l'incidence de la censure médiévale sur les textes des historiens des premiers siècles de notre ère (**la " bataille des manuscrits"**).

oOoOoOoOo

II) La "guerre des Titans" (*Eunape de Sardes*, historien, 346 - † vers 414)

Le règne de Constantin (306 - 338) constitue une époque charnière entre les civilisations *hellénique et romaine*, polythéistes (bien qu'à cette époque on assistât à une nette tendance au syncrétisme), et celle, *byzantine*, marquée du sceau du christianisme.

En accordant un soutien politique à l'empereur Constantin, l'Eglise chrétienne, favorisée pour son influence unificatrice, fut admise à la parité avec les cultes païens. Elle acquit rapidement la suprématie, puis par une habile politique elle sut se faire imposer comme religion d'Etat. Autant d'étapes qui en firent une puissance militante, autoritaire et répressive, qui dédaigna et rongea peu à peu le patrimoine artistique et littéraire hérité des siècles passés.

Lorenzo Ghiberti, qui cisela l'admirable porte de bronze du baptistère de Florence - considérée par Michel-Ange comme "digne d'être celle du Paradis - notait : "L'idolâtrie eut à souffrir, sous Constantin, les plus grandes persécutions, de manière que toutes les statues et les peintures qui respiraient tant de noblesse et de parfaite dignité, furent renversées et mises en pièces, en outre de châtiments sévères dont on menaça quiconque en ferait de nouvelles, ce qui amena l'extinction de l'art et des doctrines qui s'y rattachaient."

Avec Constantin, devint courant l'usage de dépecer les monuments élevés par ses prédécesseurs païens pour en récupérer les matériaux.

Les seules sculptures de l'Arc de Constantin à Rome qui appartiennent à l'époque de cet

empereur sont les statues des victoires et des prisonniers sur les bases des colonnes et les reliefs longs et étroits placés sous les médaillons et formant frise au-dessus des arcatures latérales.

A côté de ces morceaux assez grossiers du IV^e siècle figurent d'autres reliefs fort beaux prélevés sur des édifices du II^e siècle, et adaptés, harmonieusement d'ailleurs, à cet arc de triomphe. Ainsi les portraits de Trajan et de Marc Aurèle ont été retouchés au ciseau pour leur faire représenter Constantin ; les deux grands reliefs à l'intérieur de l'arcature centrale figuraient l'entrée triomphale à Rome de Trajan et non celle de Constantin. Les huit bas-reliefs sur l'attique des deux côtés de l'inscription faisaient partie d'un monument élevé en l'honneur de Marc Aurèle ; on y voit cet empereur entrant à Rome, arrivant au Capitole, distribuant vivres et argent au peuple, haranguant ses troupes, assistant à un sacrifice. Les huit médaillons sur les deux faces représentent des scènes de chasse et des sacrifices offerts à des divinités comme Apollon, et proviendraient d'un monument élevé à Trajan (17).

Mais c'est surtout durant la dernière période du règne de Constantin - celle où les prélats chrétiens deviennent tout puissants - que se manifeste l'intransigeance du prince vis-à-vis des païens. Ce durcissement va se concrétiser par une véritable "déclaration de guerre" aux anciens cultes. Des textes de la *Vita Constantini* du pseudo-Eusèbe, et des *Histoires Ecclésiastiques* de Socrate (couvrant la période 306-439) et de Sozomène (pour la période 324-425) attribuent à Constantin une interdiction générale du paganisme et la démolition de nombreux temples. Ils s'insèrent dans le cadre d'une loi de la fin du règne de Constantin, qui ne se retrouve pas dans les Codes, mais à laquelle fait allusion le *Code Théodosien* (note ^B). Celui-ci rapporte une loi promulguée par les empereurs Constant et Constance en 341, soit trois ans après la mort de leur père Constantin : "Que la superstition cesse, ordonnent-ils, que la folie des sacrifices soit abolie. Car si quelqu'un, contrevenant à la loi de notre divin père et à ce commandement de notre clémence, ose célébrer des sacrifices, que le châtement mérité le frappe d'après la présente sentence" (*Code Théod.* XVI, 10, 2) (note ^C).

Note B : Le *Codex Theodosianus* est un recueil de lois exécuté sur l'ordre du basileus Théodose II et présenté au Sénat de Rome le 25 décembre 438. Des éditions monumentales ont été réalisées par Jacques Godefroy (Lyon, 1665), puis par Mommsen avec la collaboration de Krüger (Berlin, 1905). Les *Novelles* sont publiées à la suite de cette dernière édition.

Note C : La réprobation des sacrifices sanglants se lit déjà chez Porphyre (né à Tyr vers 232) (*De abstinentia*, II, 36, 55) dont la doctrine du culte spirituel minimisait tous les rites matériels de la "superstitio" (*Ad Marcellam*, 16-19).

L'application de cette loi eut un caractère régional, légère en Occident où Rome, riche de son passé, resta le bastion des anciens cultes, mais sévissant plus durement en Orient, fief du christianisme et siège de la Nouvelle Rome. Là l'empereur a les mains plus libres, et ses édits ont un effet immédiat. La *Vita Constantini* nous apprend qu'il fit détruire le temple qu'Hadrien, au lendemain de la révolte de Bar Kocheba, avait édifié à Jérusalem (III, 25), celui de Vénus à Aphaca, l'actuelle Fiq près du Lac de Tibériade (III, 55), celui d'Esculape à Aegis de Cilicie (III, 56), de Vénus à Héliopolis de Phénicie, l'actuelle Baalbeck (III, 58). Destruction ou fermeture de temples sont corroborées par d'autres historiens, tels Zosime, Socrate (*Histoire Ecclésiastique*, V, 16), Sozomène (*H. E.*, VII, 15), Théodoret. (*H. E.*, V, 21).

Il est intéressant de fixer l'époque qui vit se dérouler ces événements. Selon le *Code Théodosien* (IX, XVII, 2), quatre ans avant la mort de Constantin, survenue en 337, sous le consulat de Dalmace et Zénophile, des tombes païennes furent exposées à de nombreuses profanations; des magistrats même firent renverser, en divers lieux, des édifices qui abritaient les cendres des morts. "Comme ces édifices, note Allard (1, t. I, p. 53), étaient parfois très vastes, de véritables temples élevés aux dieux eux-mêmes, il ne serait pas impossible que ces faits se soient rattachés à un violent mouvement d'opinion excité dans le peuple ignorant ou fanatique par une loi de proscription de l'idolâtrie. Zénophile était connu comme un chrétien ardent, et l'indulgence avec laquelle furent

^B : Le *Codex Theodosianus* est un recueil de lois exécuté sur l'ordre du basileus Théodose II et présenté au Sénat de Rome le 25 décembre 438. Des éditions monumentales ont été réalisées par Jacques Godefroy (Lyon, 1665), puis par Mommsen avec la collaboration de Krüger (Berlin, 1905). Les *Novelles* sont publiées à la suite de cette dernière édition.

^C : La réprobation des sacrifices sanglants se lit déjà chez Porphyre (né à Tyr vers 232) (*De abstinentia*, II, 36, 55) dont la doctrine du culte spirituel minimisait tous les rites matériels de la "superstitio" (*Ad Marcellam*, 16-19).

punis, quelques années plus tard, ces actes ordinairement réprimés avec une extrême sévérité, porterait à le croire."

Par ailleurs, un passage d'Eunape (15, p. 461) confirme que sur la fin de son règne Constantin déploya beaucoup de sévérité à l'égard du culte de ses ancêtres : "Aedesios de Cappadoce... succéda à son maître Jamblique : A ce moment là régnait Constantin qui renversait les temples les plus célèbres pour élever des églises sur leurs ruines, et sous lequel les disciples les plus distingués de la philosophie étaient contraints de garder un silence mystérieux." Or nous savons que Constantin survécut de quatre ans seulement à Jamblique. Ce serait donc dans les quatre dernières années (333-337) qu'il se serait montré le plus rigoureux envers le culte païen.

Ces témoignages s'accordent avec celui de Jérôme (*Suppl. in Chron. Eusebii*; Venet 1483, p. 96 v°) qui place quatre ou cinq ans avant la mort de cet empereur l'édit de Constantin pour la destruction des temples.

- Vandalisme idéologique.

Les fils de Constantin - Constantin II, Constant et Constance II -, écoutant les conseils des gens qui les entouraient, partirent en guerre contre les cultes païens dès le début de leur règne, quoique avec intermittences.

Mais ce fut **Théodose Ier (379-395), qui, en Orient, se fit le champion des orthodoxes contre les païens. Sous son règne commença, dès 383, la destruction systématique des chefs-d'œuvre de l'Antiquité. En Occident, les frères Gratien et Valentinien II (dont la sœur épousa Théodose) poursuivirent la même politique religieuse.**

La christianisation de la Gaule s'effectua dans le même esprit qu'en Orient et fut suivie de son cortège de dévastations. Pendant longtemps, on a attribué ces destructions aux hordes barbares ; mais celles-ci déferlant comme un ouragan pillaient temples et villas, et ne prenaient pas le temps de mutiler les bas-reliefs, de décapiter les statues, de renverser les colonnes des temples ; en fait, c'est *surtout à partir de 375 que sonna le glas des temples païens avec l'apostolat de saint Martin.*

Ce soldat du Christ, note Mâle (29, p. 46), nous apparaît comme un audacieux novateur : il détruisait les temples, et sur leurs ruines, il élevait églises et monastères ; il donnait lui-même l'exemple en attaquant les monuments et les statues avec le pic et les réduisait en poussière. Cette activité fébrile des chrétiens nous est connue par l'historien Sulpice Sévère ; elle est confirmée par les données de l'archéologie : "Quand on feuillette, relève Mâle (29, p. 43), le beau recueil où Espérandieu a réuni toutes les statues et tous les bas-reliefs païens de la Gaule romaine, on s'étonne de rencontrer sans cesse des œuvres mutilées. C'est qu'on voulait leur enlever leur caractère démoniaque. On ne se contentait pas de les défigurer ; on voulait faire disparaître jusqu'à leur souvenir. Les théâtres...étaient pour les chrétiens des lieux dangereux. On dépouillait la scène de ses revêtements de marbre, de ses colonnes, de ses statues. Ces statues, après avoir été mutilées, étaient réunies et jetées dans une fosse profonde où l'on pensait qu'on ne pourrait plus les retrouver. Des fouilles nous les ont rendues au théâtre d'Arles et au théâtre de Vaison."

En 1822, en démolissant une ancienne église élevée à la **source de la Seine**, on découvrit le temple de la déesse Sequana ; la source jaillissait au milieu du sanctuaire et semblait en être le centre ; les traces d'une destruction violente étaient partout visibles ; les statues avaient été brisées et le temple incendié. Une élégante statuette en bronze représentant une déesse debout sur une barque avait été si bien enfouie qu'elle ne fut découverte qu'en 1935. Parmi les monnaies retrouvées dans les ruines, les dernières étaient à l'effigie de l'empereur Maxime (383-388), l'ami de saint Martin. C'est donc pendant une période de paix, au temps de ce missionnaire, que le temple fut détruit (29, p. 38).

De même ont été retrouvés, au nord de Vittel, à **Grand**, les vestiges du célèbre sanctuaire d'Apollon - le plus beau du monde, *templum toto orbe pulcherrimum* (*Panegyrique de Constantin de 310*, 21) - où Constantin se vit offrir "des couronnes de laurier dont chacune lui apportait le présage de trente années". La destruction du temple ne paraît pas avoir été un saccage de guerre, dû à une horde d'envahisseurs ; elle a toutes les apparences d'une destruction systématique. Là point de traces d'incendie ; on s'est fanatiquement acharné à détruire, fracassant au pic et au marteau, en ne laissant que débris et fragments épars. Il est possible, selon Eydoux (16), qu'une telle destruction ait été l'œuvre de chrétiens.

Dans tout l'empire, nous voyons ainsi ces opérations s'étendre avec l'approbation ouverte des évêques, voire à l'instigation des autorités ecclésiastiques locales. Eunape (15) a parlé, parmi les plus

acharnés à cette "**guerre des Titans**", *des moines dont les noirs essaims parcouraient les provinces ; ils allaient , armés de pierres, de leviers, de marteaux, renverser les statues, démolir les autels, raser les sanctuaires* (Cf. Libanios, *Pro templis* (26)).

Le temple d'**Edesse** paraît avoir été un des premiers exposés aux dévastations des évêques, et c'est de lui que Libanios déplore surtout la ruine. Pendant que Théodose était éloigné de l'Orient, un nouveau gouverneur d'Osroène, dont l'épouse était dévouée à l'évêque Eulogius, partit à la tête d'une troupe confuse de moines et de soldats, et détruisit de fond en comble ce temple du Nord de la Mésopotamie, un des plus beaux de l'Antiquité (8, pp. 188-191).

L'année 388 fut marquée par l'affaire de la synagogue de **Callinicum** incendiée à l'instigation d'un évêque, approuvée par l'évêque de Milan Ambroise (21-i, p. 19).

En 389, le célèbre temple d'**Apamée** fut à son tour détruit après un véritable siège; l'évêque Marcel fut tué en donnant l'assaut .

En 390, l'illustre Libanios écrivit son célèbre *Pro templis* , véritable réquisitoire contre les moines (26). Ce discours trouva-t-il un écho à Antioche ? Il n'en eut guère en Égypte, car l'année suivante, excités par la voix du patriarche d'**Alexandrie** Théophile, les chrétiens envahirent le célèbre Serapeum et le démolirent presque entièrement après l'avoir pillé : "ils ne laissèrent que le soubassement, simplement parce que le poids des pierres ne leur permit pas de les enlever." (Eunape). Quelques années plus tard, en 415, la foule d'Alexandrie, probablement à l'instigation de l'évêque Cyrille d'Alexandrie, massacrait la célèbre philosophe néoplatonicienne Hypathie.

Les exploits de Théophile piquèrent d'émulation d'autres évêques égyptiens qui s'empressèrent aussi de détruire les principaux temples de leur diocèse, et nous voyons, dans celui de Syrie, Flavien patriarche d'Antioche, encourager également ces dévastations (Libanios, *Pro templis*). Cependant les démolisseurs de temples n'eurent pas partout le même succès. En quelques provinces reculées où le zèle polythéiste s'était conservé plus fervent et où les chrétiens étaient en plus petit nombre ou moins puissamment soutenus, à *Pétra*, à Aréopolis en Arabie, à Raphia et à *Gaza* en Palestine, à *Héliopolis* en Phénicie, les habitants combattirent vaillamment pour leurs temples et réussirent à en empêcher la ruine (Sozomène, H.E., VII, 15).

Marcel, évêque d'*Apamée*, entreprit d'en raser le temple jusqu'au fondement. Profitant de la présence de Cynegius, préfet d'Orient qui se trouvait à Apamée avec des troupes et deux tribuns militaires, et voyant que les matériaux du temple résisteraient aux efforts des leviers, il fit mettre le feu aux pièces de bois qui soutenaient la basse des colonnes ; à l'instant tout un côté de l'édifice s'écroula avec fracas. Mais tandis qu'encouragés par ce succès, les moines et les soldats qu'il avait sous ses ordres, allaient procéder à la démolition du temple d'*Aulone*, Marcel, laissé seul, fut surpris par une bande de montagnards du Liban, que les Apaméens avaient appelés à leur secours, et qui, l'ayant enveloppé, se saisirent de lui et le firent périr dans les flammes (Sozomène, *Histoire Ecclésiastique.*, VII, 15; Théodoret, *H. E.* ,V, 21)" (d'après Chastel (8, pp. 189- 197)).

Dès lors, les ruines s'accumulèrent dans tout l'Orient; moines et prêtres procédant à d'inlassables destructions des monuments antiques. Et ce fut le funeste **édit de Théodose II** (408-450): "*Nous voulons que tous ceux de leurs temples et de leurs sanctuaires qui sont encore debout soient détruits par l'ordre du magistrat, que la souillure en soit effacée par l'érection du signe vénérable de la religion chrétienne, et nous discernons la peine de mort contre quiconque sera convaincu, devant les juges compétents, d'avoir contrevenu à cet édit.*" (Cod. Théod. XVI, 10, 1, 25).

Alaric, en 397, s'était contenté de piller Olympie, sans pour autant détruire le temple de Zeus, ni la célèbre statue chrysléphantine de Phidias. Les hommes de Théodose n'épargnèrent pas le magnifique sanctuaire ; les tremblements de terre de 522 et 551 n'ont renversé que des ruines.

Justinien (527-565), dont le règne marqua l'apogée de Constantinople, consumma la ruine du paganisme. Pour édifier les basiliques Saint-Jean et Sainte-Sophie (seconde version), il fit piller les matériaux les plus précieux, les marbres les plus beaux, les sculptures les plus fines. Furent ainsi classés au rang de carrières les monuments d'Athènes, de Delphes, de Délos, de Cyzique, d'Ephèse, de Baalbeck.

Le chroniqueur byzantin Jean Malalas (VIe s.) rapporte que sous le règne de Justinien des "Grecs (Ἕλληνας, comprenons : des païens) furent arrêtés et traînés partout. Leurs livres furent

brûlés dans le Cynégion (Κυνηγιον = lieu de Constantinople où l'on jetait les cadavres des condamnés à mort) ainsi que les images et les statues de leurs dieux misérables" (*Chronographia*, XVIII, Ed. Dindorf, Bonn).

Il nous faut attendre pratiquement le septième siècle pour voir le Christ s'installer dans les antiques sanctuaires encore debout : furent ainsi convertis après avoir subis de profondes modifications : le **Panthéon** de Rome (dédié à la Vierge sous le nom de Sancta Maria ad Martyres) (20), le **Parthénon** (devenue église de la Divine Sagesse, de l'Aghia Sophia (4)), le **Théseion** (devenu église Saint-Georges) à Athènes. Un tableau discrètement apposé à l'intérieur de ce dernier concrétise l'état des lieux "avant et après". Et "après", c'est une voûte insolite dénaturant complètement l'édifice et en abaissant considérablement le plafond ; "après", c'est l'entrée primitivement face à l'Agora reportée vers l'Orient ; c'est le déplacement de colonnes, le mur du pronaos démoli... *Néanmoins le Christ assurant la relève des anciens dieux a permis aux rares édifices survivants de rester dans un état de conservation extérieure relativement bonne.* Car tous les autres temples que ne sauvèrent pas des circonstances exceptionnelles - ainsi des siècles de submersion à Paestum - furent voués à la destruction à plus ou moins brève échéance. *Ce furent rarement les Barbares ou des causes naturelles qui anéantirent le patrimoine artistique, mais l'Eglise en le frappant d'interdit.*

- Vénus assimilée à Satan

Parallèlement, les belles **statues** de marbre et de bronze, déchues de leur rang de divinités, furent assimilées à des représentations de Satan, et dès lors mutilées et mises en pièces, ou destinées aux fours à chaux ou à la fonte. Sauf circonstances exceptionnelles là encore - comme pour la statue équestre de Marc Aurèle au Capitole, ou pour le trépied de Delphes, l'actuelle colonne serpentine d'Istanbul - rares sont les statues qui nous sont parvenues, hormis celles découvertes lors de fouilles, ou celles qui ont pu être dérobées à la fureur des chrétiens iconoclastes.

Un exemple typique en est fourni par la découverte faite à **Carthage** par Glaucker en 1899. "En enlevant deux mosaïques qui formaient le pavement d'une maison romaine, l'archéologue vit apparaître les marches d'un escalier conduisant au sous-sol dans une grande salle. Mais à un mètre de l'entrée, les fouilleurs se heurtèrent à un mur qui barrait la pièce sur toute sa largeur et avait été évidemment construit lors de l'abandon pour transformer le fond en cachette inviolable. Inviolable et effectivement inviolée : le mur fut percé et l'on vit luire dans la pénombre des marbres d'un véritable musée de statuaire. "Une Vénus au dauphin, un Jupiter assis sur l'aigle, un Bacchus donnant à boire à la panthère... Tout au fond de la cachette apparaissaient quatre statues en marbre blanc - dont une Déméter, aujourd'hui au Musée du Bardo : "ce sont là des répliques de l'école hellénistique d'une élégance exquise ; elles sont ciselées avec un art raffiné dans un marbre aux tons dorés et au grain très fin, et de très légères touches de peinture, faisant discrètement ressortir les traits caractéristiques de la sculpture, animent la froideur de la pierre et donnent l'illusion de la vie." Ces statues avaient été intentionnellement cachées par un groupe de païens à la fin du IV^e siècle. Sur certaines d'entr'elles, Gauckler a relevé des mutilations qu'il attribua avec raison aux coups de masse de chrétiens zélés. Certains temples avaient donc eu déjà à souffrir d'assauts violents" (7, p. 102).

Nous relevons le même scénario en Palestine, à Ain-Karim, où une statue de Vénus en marbre blanc a été découverte au fond d'une cavité rocheuse ressemblant à un petit bassin de pressoir. Cette magnifique pièce, "remarquable par l'harmonie de ses proportions, la grâce fine de l'attitude sans mièvrerie, la netteté de ses lignes", avait été déposée avec un certain soin, et reposait sur le dos, protégée contre l'ensevelissement des décombres par un lit de tessons byzantins à quoi se mêlaient des fragments de lampes hellénistiques et romaines. Cette statue a dû appartenir à un sanctuaire tout proche, qui disparut lorsque s'éleva le premier sanctuaire chrétien à la fin du IV^e siècle (*Bible et Terre Sainte*, n°61, janvier 1964).

A **Aphrodisias** (la "ville d'Aphrodite" devenue Stauropolis, la "ville de la Croix", puis Caria) où les mots *Aphrodisias*, *Aphrodite* et *aphrodisien* furent systématiquement martelés dans les inscriptions (Dossiers d'Archéologie 139, juin 1989, p.12), une statue colossale de la déesse en marbre, intentionnellement martelée, a été retrouvée dans les assises byzantines au sud du téménos (enclos sacré).

Nous entrevoyons ainsi le sort qui échet aux œuvres maîtresses de la statuaire antique. Un petit nombre fut soustrait aux destructions chrétiennes grâce à la vigilance des païens qui les cachèrent ; mais la majorité tomba entre les mains des adeptes du Christ. Une partie fut conservée après avoir été dépaganisée : "Les dieux antiques, note Allard (2, p. 187) ne devaient demeurer

debout qu'à la condition d'être désarmés, de cesser d'être des dieux pour ne rester que de belles statues, c'est ce que Constantin fit entendre à tous par la mutilation symbolique de la statue de Rhéa". *Mais à cesser d'être les dieux d'un culte proscrit, ceux-ci devinrent vite des démons ; cette assimilation est cause de la destruction de la majorité des statues antiques.*

Les statues que nous pouvons admirer de nos jours sont en général des statues cachées et retrouvées dans tout le monde antique:

"La Vénus du musée du Capitole a été trouvée dans une cachette murée du quartier de Suburre. L'Hercule de bronze doré du musée du Vatican avait été, lui aussi, soigneusement enfoui. En Orient, la Vénus de Milo avait peut-être été enfouie pour échapper aux émissaires de Constantin qui avait ordonné de dépouiller la Grèce. Les derniers païens de la Gaule imitèrent ceux de Rome et enfouirent aussi leurs dieux. C'est sous un lit de briques qu'a été découverte la Minerve de Poitiers. En Bourgogne, de charmantes divinités de l'Olympe avaient été enfermées dans des coffres et ensevelies" (29, p.46).

*Le christianisme assimila longtemps encore les œuvres de l'Antiquité païenne à celles du démon, et la statuaire eut à subir cette réprobation pendant plus d'un millénaire. En témoigne cette anecdote notée par Ghiberti : "Dans la ville de Sienne, on trouva la statue de Vénus à la très grande joie des citoyens, et on la plaça près de "Fonte Gaja" (la Source de la Gaieté). Le peuple venait en foule admirer Vénus. Mais durant la guerre contre Florence, un des gouverneurs se leva à une séance du comice et dit: "Citoyens ! L'Eglise chrétienne défend le culte des idoles. Je suppose donc que notre armée essuie des défaites par la faute de la Vénus que nous avons érigée sur la place principale de la ville. Le courroux de Dieu est sur nous. Je vous conseille donc de briser l'idole et de l'enterrer en terre florentine, afin d'attirer sur nos ennemis la colère céleste" Ainsi firent les citoyens de Sienne" (Méréjkowsky, *Le roman de Léonard de Vinci*, Ed. Nelson).*

Au début du XVIIIe siècle, époque des grandes prédications en Bretagne, le vénérable Michel Le Nobletz (1577-1652) et son successeur le père Maunoir (1606-1683) préconisaient la **destruction des mégalithes** auxquels s'attachaient des traditions païennes jugées répréhensibles. Par bonheur, les Bretons mirent peu d'ardeur à ces destructions ; on procéda alors à la conversion des menhirs! Tel fut le cas notamment pour les menhirs de Rungléo en Logonna-Daoulas (Finistère), de Saint-Duzec-en-Bodou (Côtes d'Armor) (Cf. le menhir christianisé de la Pointardièrre, dans l'Orne [M. Coffin, *Promenade en Pays de Bray*, tome 6, 1995, p. 200]) "A défaut de leur disparition complète, il fut alors procédé à leur christianisation, et surtout à l'édification de croix destinées à rappeler partout, même dans les coins les plus reculés de la campagne bretonne, qu'il n'y a qu'une pratique, qu'un culte, celui que l'Eglise a désormais institué" (J. Stany-Gauthier, *Les calvaires bretons*, Arthaud, 1950).

- **Cathédrale du Mans** : un menhir a été intégré dans la construction à gauche du portail d'entrée, dans l'angle externe de la nef, presque sous le portail dit "de l'Ascension".

Le XIe siècle a été en effet la période efficace de l'offensive déjà ancienne contre "les pierres que des gens trompés par les ruses des démons, vénèrent dans les lieux en ruines ou dans les forêts, y faisant des vœux" (*Concile de Nantes* en 658 d'après Niel). D'autres textes fulminent contre les "venatores lapidum", entre autre le *Concile de Rouen* en 698. Mais l'attachement des populations à ses fétiches fit lettre morte toutes ces prescriptions que le pouvoir n'était pas en mesure de faire respecter. Et c'est cette persistance que les évangélistes combattirent par tous les moyens, et parmi ceux-ci, celui subtil de l'appropriation. Les sources, les fontaines enchantées se christianisent.. Les menhirs transformés en croix permettent le nouveau culte, sans pour cela supprimer totalement l'ancien

- " La région du Vexin a été très riche en dolmens et en menhirs. mais beaucoup ont été détériorés. Deux causes diverses détruisirent les dolmens : la religion et la barbarie. Jusqu'à la fin du premier millénaire, on adorait les pierres. Le christianisme essaya de détruire ces pierres auxquelles un culte était rendu. Quelques uns échappèrent à la destruction grâce à la protection superstitieuse du peuple, et un peu aussi à leur lieu d'implantation. Durant les XIXe et XXe siècles nous avons laissé détruire, avec une coupable indifférence, la majeure partie de ces derniers témoins de la civilisation de nos lointains ancêtres" (Cahier de la Société Historique et Géographique du Bassin de l'Epte, *Préhistoire et archéologie*, 1994 , p. 5 sq).
- "Ces vieilles pierres ont encouru la réprobation de l'autorité religieuse qui, dès les premiers siècles du christianisme, en ordonnait sévèrement la destruction*.

* (Décret de Théodose (383) ; conciles d'Arles (452), de Tours (567) , de Nantes (668), de Rouen (687); Capitulaires de Childéric III, "ad Leptinas" (743) et de Charlemagne (789- [Baluze, *Capitularia Regum Francorum*, Paris, 1780, in fol., t. I, col. 150 et 235). Cf. aussi D'Arbois de Jubainville, *Le culte des*

Menhirs, Paris, 1906, in 8°, extr. de *Revue Celtique*, XXVII, juillet-oct. 1906, et Gerville, *Archiv. ann. Norm.*, I, 1824, p. 162-163).

t'Serstevens (38, p. 31) rapporte que, selon le chevalier d'Arvieux qui visitait la Grèce en 1660, les Grecs de ce temps, lorsqu'ils trouvaient une statue antique la mutilaient et la défiguraient à coups de marteau par zèle religieux, comme une image du paganisme maudit.

Aveuglés par leur foi, ces gens ne pouvaient comprendre qu'au-delà du paganisme, comme au-delà du christianisme, les dépassant l'un et l'autre, les artistes en faisant frémir le marbre et la pierre ont créé des œuvres qui respiraient le goût de vivre, que ces poèmes de pierre constituent un hymne à la beauté d'une incomparable magnificence. De là, pendant qu'à Florence le dominicain Savonarole faisait de cette ville la cité de l'angoisse et du désespoir, Michel-Ange, jetant comme un défi au moine qui anathémisait l'Antiquité païenne, sculptait un Eros triomphant, si inspiré de cette Antiquité, qu'un marchand le vendit à un cardinal pour un véritable antique.

Nonobstant les circonstances idéologiques qui ont amené des groupes humains à se couper du passé, l'Histoire peut constater que la Révolution française n'a fait qu'égratigner les monuments chrétiens (les abbayes plus que les cathédrales) (note ^D). Le christianisme, surtout celui du Moyen-Age, a décapité tous les hauts-lieux de l'Antiquité méditerranéenne, mais celui de la Renaissance a-t-il fait mieux ? (note ^E).

Note D : C'est là un phénomène général : en d'autres temps, des circonstances similaires ont amené une réaction identique ; actuellement, l'unique statue de l'abbaye de Fontenay est une Vierge cachée sous la Révolution, et ultérieurement récupérée dans un village proche de l'abbaye.

Note E : Un vandalisme idéologique comparable est celui qui s'est exercé lors de la Révolution après l'arrestation de Louis XVI à Varennes le 20 juin 1792. Alors la Législative, puis la Convention ordonnent que "tous les signes de royauté et de féodalité" soient détruits "dans les jardins, parcs, enclos et bâtisses" (décret du 18 vendémiaire an II). "Les monuments démolis, brisés ou défigurés sur ordre ou avec le consentement des Comités révolutionnaires le sont en tant qu'expression de pouvoirs et de valeurs honnis, incarnés par le clergé, la monarchie et la féodalité" (9, p. 85). Ces manifestations de rejet n'ont duré tout au plus *que quelques années* (34), et n'ont pas par ailleurs éliminé la littérature de l'Ancien régime ; celles perpétrées par les chrétiens cautionnant la destruction du patrimoine antique ont perduré pendant *plus d'un millénaire* permettant d'occulter les valeurs de la civilisation gréco-romaine.

- Les monuments antiques de Rome mis en coupe réglée, malgré les témoignages d'admiration prodigués par le Moyen-Age

Le vandalisme contemporain de l'époque byzantine relevait du fanatisme religieux; celui qui sévit à Rome après le retour des papes d'Avignon relevait de l'indifférence, tout en étant dicté par des conditions économiques (9).

En 1377, après un séjour de près d'un siècle en Avignon, les vicaires du Christ réintégrèrent la Ville Eternelle ; ils résolurent de la rénover, et ce faisant signèrent l'arrêt de mort des monuments qui avaient traversé les pires années du Moyen Age. "Partout, rappelle Grimal (20, p.170), ce qui subsiste des monuments antiques est christianisé ; des croix surmontent les obélisques...Saint Pierre fut hissé en haut de la Colonne trajane, de même saint Paul le fut en haut de la Colonne de Marc Aurèle, et d'autre part on détruisit impitoyablement tous les restes antiques qui se trouvaient sur le passage des nouvelles rues". Une partie fut récupérée pour de nouvelles constructions, l'autre - les statues surtout- servit à faire de la chaux.

^D : C'est là un phénomène général : en d'autres temps, des circonstances similaires ont amené une réaction identique; actuellement, l'unique statue de l'abbaye de Fontenay est une Vierge cachée sous la Révolution, et ultérieurement récupérée dans un village proche de l'Abbaye.

^E : Un vandalisme idéologique comparable est celui qui s'est exercé lors de la Révolution, après l'arrestation de Louis XVI à Varennes le 20 juin 1792. Alors la Législative, puis la Convention ordonnent que "tous les signes de royauté et de féodalité" soient détruits "dans les jardins, parcs, enclos et bâtisses" (décret du 18 vendémiaire an II). "Les monuments démolis, brisés ou défigurés sur ordre ou avec le consentement des comités révolutionnaires le sont en tant qu'expression de pouvoirs et de valeurs honnis, incarnés par le clergé, la monarchie et la féodalité" (9, p. 85). Ces manifestations de rejet n'ont duré tout au plus que quelques années (34), et n'ont pas par ailleurs éliminé la littérature de l'Ancien Régime; celles perpétrées par les chrétiens cautionnant la destruction du patrimoine antique ont perduré *pendant plus d'un millénaire*, permettant d'occulter les valeurs de la civilisation gréco-romaine.

Visitant Rome au milieu du XIVE siècle pour la première fois, *Pétrarque* fut consterné par le spectacle des ruines éventrées, des temples et des palais ruinés comme après une bataille. Personne ne paraissait s'en soucier aucunement: "Nulle part, écrivait amèrement ce précurseur de la Renaissance à un ami, nulle part la Rome du passé n'est aussi méconnue qu'à Rome même. Ses misérables habitants sont si bien enfoncés dans l'indignité qu'ils vendent leurs colonnes de marbre et leurs monuments à Naples, cité corrompue. A ce triste jeu, les ruines splendides que l'on trouve encore dans Rome auront complètement disparu d'ici peu de temps".

Au XVe siècle, la construction d'un édifice nouveau est toujours précédée de la destruction d'un monument antique. Pour se procurer les matériaux nécessaires à ses vastes constructions, *Nicolas V* (1447-1464) - il est contemporain de la prise de Constantinople par les Turcs - fidèle à l'exemple de ses prédécesseurs, transforma les monuments de la Rome antique en carrières. Il établit de véritables carrières de travertin ou de tuf au Forum, dans le grand Cirque, sur l'Aventin, dans le Colisée (en une seule année on en tira plus de 2500 charretées), à Santa-Maria-Nuova (entre le temple de Vénus et de Rome et la basilique de Constantin), etc.... Et ces dévastations n'excitèrent pas en lui le moindre scrupule, ainsi que le note Müntz (30, I, p.105) qui continue: "**On ne nous objectera pas qu'à cette époque on ne se rendait pas encore compte de l'intérêt, de la valeur historique de ces ruines. Le Moyen Age, malgré son ignorance, n'avait jamais été insensible aux séductions de l'ancienne Rome.** Les pèlerins étaient tout aussi impatients d'admirer les vestiges du paganisme que de se prosterner sur les tombeaux des martyrs. Que l'on ouvre la *Descriptio plenaria totius urbis*, qui est du douzième siècle, la *Graphia aurea urbis Romae*, qui est du treizième (note ^F), les innombrables *Mirabilia* écrits dans toutes les langues et à toutes les époques, et l'on verra quelle place l'antiquité classique tient dans ces divers ouvrages! C'est à peine si les auteurs (ou leurs lecteurs) ont des yeux pour les "loca martyrum", pour les "cimiteria"; les colosses, les arcs de triomphes, les obélisques absorbent leur attention ; ils s'extasiaient devant les restes du Capitole ou de l'amphithéâtre flavien, tant il est vrai que dans la Ville Eternelle les créations du Bas Empire ou du Moyen Age n'ont jamais pu se mesurer avec celles du monde païen .

Eh bien ! tous ces monuments décrits, inventoriés avec tant d'amour par les lettrés de toutes les nations, ces thermes, ces amphithéâtres, ces temples tombèrent sous le pic des démolisseurs de *Nicolas V* ! En même temps qu'il inaugurait le règne de la Renaissance, qu'il sauvait de l'oubli tant d'auteurs classiques, il portait une main téméraire sur ces ruines augustes et détruisait des édifices respectés par les Barbares.

Et comment justifier la conduite de *Sixte IV* (1471-1484) vis-à-vis des ruines vénérables qui couvraient sa capitale ? Ses victimes sont innombrables, et le long martyrologe de la Rome impériale enregistre son règne comme un des plus néfastes. Dès le 17 décembre 1471, un bref autorisait les architectes de la bibliothèque Vaticane à faire partout des fouilles (*effodere*) pour se procurer les pierres nécessaires (note ^G). Le bref ne dit pas où ces carrières devront être établies, mais il est facile de suppléer à son silence. Rome offrait suffisamment de blocs supérieurement taillés, qu'il suffisait de retirer des fondations des édifices antiques. Aussi ne tarda-t-on pas à s'attaquer aux monuments encore debout : le Colisée fournit les matériaux nécessaires à la construction du pont Sixte ; le temple d'Hercule sur le forum Boarium (situé près de l'actuelle église Santa Maria in Cosmedin), l'arc de triomphe situé près du palais de Sciarra Colonna furent rasés au niveau du sol (30, III, 15).

Qu'on ne nous objecte pas les dispositions de la fameuse bulle "*Cum provida sanctorum patrum decreta*", qui défend de dépouiller de leurs marbres les édifices destinés au culte : elle n'a trait qu'aux églises et nullement aux édifices civils; à plus forte raison ne s'applique-t-elle pas aux ruines antiques (30, III 16).

Note F : Nos lecteurs trouveront les références de ces témoignages – et d'autres encore – dans l'ouvrage de Müntz, t. I, p. 105-106-107 (30).

Note G : L'expropriation pour cause d'utilité publique est alors pratiquée sur une grande échelle. Malheur à

^F : Nos lecteurs trouveront les références de ces témoignages - et d'autres encore - dans l'ouvrage de Müntz, t. I, pp. 105-106-107 (30).

^G : L'expropriation pour cause d'utilité publique est alors pratiquée sur une grande échelle. Malheur à ceux ayant des velléités de résistance ! Un jour que Sixte IV était allé inspecter ses travaux, un Censi osa protester contre la démolition de sa maison. Le pape donna l'ordre de le jeter en prison, et ne partit qu'après avoir vu de ses yeux consommer la ruine de l'édifice (30, t. III, p.19).

ceux ayant des velléités de résistance ! Un jour que Sixte IV était allé inspecté ses travaux, un Censi osa protester contre la démolition de sa maison ; le pape donna l'ordre de le jeter en prison, et ne partit qu'après avoir vu de ses yeux consommer la ruine de l'édifice (30, t. III, p. 19).

Les protestations contre le vandalisme des papes n'ont pourtant pas manqué !

Il s'éleva cependant des voix pour plaider la cause des monuments de la Rome antique et pour protester contre le vandalisme des papes.

Déjà au XII^e ou XIII^e siècle, un certain maître *Grégoire* composa pendant son séjour à Rome un petit mémoire concernant les monuments classiques. Contemplant la Ville du haut du Monte Mario, puis la parcourant, il est rempli d'admiration pour tout ce qui restait des monuments païens et réproouve profondément leurs destructions (28).

Ainsi voit-on un patriote romain, Fausto Maddaleno dei Capo di Ferro lancer contre le démolisseur du Colisée, Sixte IV, une épigramme virulente dans laquelle il flétrit l'audace de ce Ligure s'attaquant aux monuments augustes de la Ville Eternelle. Mais cette protestation partagea le sort de tant d'autres qui l'avaient précédée, et l'œuvre de dévastation poursuivit son cours.

Pendant des siècles, les papes édifièrent les palais de la Renaissance, en mutilant les édifices de la Rome impériale. Les souverains pontifes ont donné licence aux trafiquants de marbre et aux chauxfourniers de saccager les restes de l'Antiquité, à tel point qu'un four spécial était annexé à chaque ruine importante : celui de Saint-Hadrien était destiné à brûler les marbres du Forum Impérial, celui de l'Agosta dévorait les dépouilles du Mausolée d'Auguste.

La Rome impériale n'est aujourd'hui qu'un champ de ruines: "*Va à Rome*, écrit Shelley, *tu y trouveras un paradis et un tombeau, une cité et un désert.*"

Écoutons Lanciani, le célèbre archéologue de Rome de la fin du siècle dernier: "*Accordons si l'on veut que des causes naturelles ont contribué à la ruine des édifices antiques : incendies, tremblements de terre, inondations, puis les irrésistibles agents de désagrégation lente que sont la pluie, la gelée, les variations de température. Il faut pourtant avouer qu'une métamorphose aussi complète, une destruction aussi totale ne peuvent être dues qu'à la main de l'homme. L'on doit écarter l'explication la plus couramment admise qui attribue aux barbares la disparition des monuments de Rome. Ces conquérants, qui passaient comme l'orage, les voit-on occupés à pulvériser menu soixante quinze kilomètres courant de marbre au Cirque maximus ?... Laissons donc les barbares en paix. Le tort qu'ils ont causé à Rome ne mérite guère l'attention en regard du mal que d'autres ont fait*" (25). Et par ces "*autres*", il nous faut entendre les chrétiens des époques byzantine, puis papale, du Haut Moyen-Age, puis de la Renaissance, dont le comportement fut plus dévastateur que tous les feux du Vésuve.

Lorsqu'en 1630, le pape Urbain VIII Barberini envoya à la fonderie apostolique plus de 50.000 livres pesant de bronze arraché à la charpente du Panthéon de Rome, pour servir au baldaquin de St-Pierre et à plusieurs pièces d'artillerie du Château Saint-Ange, les Romains colportèrent cette pasquinade:

"Quod Barbari non fecerunt ? Barberini fecerunt..."

"Ce que les Barbares n'ont pas fait, les Barberini l'ont fait..."

[Cf. *L'Ami des Monuments et des Arts*, XIX, 1905, p. 80 / Bonanni, dans sa *Description de St-Pierre*, p. 159]

- Car ces saccages, qui ont fait des papes bâtisseurs de la Renaissance les fossoyeurs de la Rome antique, n'étaient guère goûtés des contemporains éclairés.

Tout au long du Quattrocento, les voix des pré-humanistes s'élèvent pour stigmatiser la conversion de leur cité en carrières. Le célèbre **Poggio** - celui qui découvrit le manuscrit de Tacite - visait Nicolas V lorsqu'il déclarait à un ami : "Il y a une abondance quasi infinie de bâtiments, parfois splendides, de palais, de résidences, de tombeaux et d'ornements divers, mais complètement ruinés. C'est une honte et une abomination que de voir les porphyres et les marbres arrachés à ces anciens édifices et transformés de façon continuelle en chaux. Les affaires présentes sont bien tristes et la beauté de Rome est en cours de destruction".

Son contemporain **Flavio Biondo** (1388-1463) qui fut secrétaire apostolique, déplore "la main improbe de ceux qui transfèrent et intègrent les anciens marbres et les vieilles pierres dans d'autres constructions sordides" (30, I, p. 106) ; il décrit les vignes qui poussent "là où l'on voyait

autrefois des édifices superbes : leurs admirables pierres taillées ont été transformées en chaux. A côté du Capitole et en face du Forum, demeure le portique d'un temple de la Concorde que, lorsque je suis venu pour la première fois à Rome, j'ai vu à peu près entier, lui manquant seulement son revêtement de marbre. Ensuite, les Romains l'ont entièrement réduit en chaux et ont démoli le portique, en jetant à bas les colonnes" (9, pp. 44-45).

Le célèbre peintre **Raphaël** adressait en 1519 au pape Léon X une supplique où il déclarait: "Mais pourquoi nous plaindre des Goths et des Vandales...quand ceux qui auraient dû protéger en pères et en tuteurs les pauvres restes de la vieille Rome ont depuis longtemps contribué à sa ruine et à son pillage ! Combien de papes, Très-Saint Père, qui possédaient la dignité de Votre Seigneurie...n'ont-ils pas laissé anéantir des temples antiques, des statues, des arcades et d'autres superbes constructions, qui furent la gloire de leurs fondateurs ! Combien n'y en eut-il pas qui permirent que, pour extraire de la terre de possolane, on fouillât les fondations, ce qui amena bien vite l'écroulement des édifices eux-mêmes ! Que de statues et d'autres sculptures antiques ont servi à faire de la chaux ! Car je puis bien m'enhardir à dire que *toute cette nouvelle Rome, que nous voyons actuellement dans sa grandeur et sa beauté, avec ses palais et ses églises, a été entièrement bâtie comme elle est là, avec de la chaux faite de marbre antique*. Je ne saurais penser sans un profond chagrin que, depuis mon arrivée à Rome, - il n'y a pas encore douze ans -, on a détruit tant de beaux monuments comme la Méta, l'arcade à l'entrée des bains de Dioclétien, le Temple de Cérés dans la Voie Sacrée, une partie des ruines du Forum, brûlée, il y a peu de jours et dont les marbres ont été convertis en chaux; la plus grande partie de la Basilique du Forum, et tant de colonnes, d'architraves et de belles frises ! C'est une honte pour cette époque d'avoir toléré de pareilles choses, et on pourrait dire en vérité qu'Hannibal et les autres ennemis de Rome n'auraient pas pu agir plus cruellement..."(39, p. 379-382).

"Cela ne se fit pas par haine des arts, mais pour insulter et abattre les dieux païens" (Vasari).

En 1580, le **Conseil Municipal de Rome**, révolté par les agissements des souverains pontifes, sollicita du pape Grégoire XIII la révocation de toutes les concessions accordées par la Chambre Apostolique à l'effet d'extraire le marbre des ruines antiques de la Cité sans en exclure la Fabrique de Saint-Pierre dont l'appétit se révélait insatiable. Le résultat ne se fit pas attendre : un bref du pape étendit aux ruines d'Ostie les facultés exterminatrices de la fabrique qui ne se calmèrent que lorsque Rome n'eut plus rien à offrir (39) (note ^H).

Note H : C'est l'époque qui vit le Saint Office condamner Giordano Bruno à être brûlé vif sur le *Campo di Fiori* de Rome en 1600 pour avoir soutenu une théorie contraire aux données de la Bible, l'héliocentrisme, avancée par Copernic. Trente trois ans plus tard, Galilée n'échappera au bûcher qu'en abjurant les idées qu'il avait défendues durant sa vie. "Et pourtant elle tourne..."

Certains papes prirent certes des mesures de sauvegarde, mais leur attitude fut souvent ambivalente. "Les mêmes protagonistes qui se décrivent et se montrent effectivement si impliqués dans la cause de la conservation, n'en ont pas moins participé avec constance, lucidité et allégresse à la dévastation de Rome et de ses antiquités. En fait, les monuments antiques n'ont jamais cessé d'être utilisés comme carrières pour alimenter la politique de constructions nouvelles des papes. Les conventions et les contrats passés avec les entrepreneurs ont été retrouvés dans les archives pontificales : on connaît les noms des deux entrepreneurs qui, sous Martin V en 1425, avaient été chargés de trouver dans les monuments anciens les belles pierres nécessaires à la restauration du pavement de Saint-Jean-de-Latran. Sous Nicolas V, le Forum, le Circus Maximus et l'Aventin produisaient deux mille cinq cents charrettes de marbre et de pierres taillées par an, sans compter le travertin et le tuf extraits du Colisée. On sait que trente mille ducats annuels étaient par ailleurs versés à un dénommé Beltramo de Varèse qui exploitait ses propres fours à chaux.

"L'examen des comptes permet de constater que Pie II Piccolomini lui-même, en dépit de ses propres bulles et des carrières qu'il avait fait ouvrir à Carrare, puisa largement, pour ses constructions du Vatican et de Saint-Pierre, dans les blocs de marbre et de travertin du Colisée et du

^H : C'est l'époque qui vit le Saint Office condamner Giordano Bruno à être brûlé vif sur le *Campo di Fiori* de Rome en 1600 pour avoir soutenu une théorie contraire aux données de la Bible, l'héliocentrisme, avancée par Copernic. Trente trois ans plus tard, Galilée n'échappera au bûcher qu'en abjurant les idées qu'il avait défendues durant sa vie. "Et pourtant elle tourne..." (Cf. conférence d'André Brisset parue dans les "mercredis du Cercle").

Capitole. Il mit également à sac le port d'Ostie et la villa Hadriana, et il reconnaît que *la construction d'une citadelle absorba presque entièrement les matériaux tirés des vestiges voisins du noble amphithéâtre de Tivoli*" (9, p. 47-48).

De même, le cardinal vénitien Pietro Barbo, futur Paul II, obtient la concession du Colisée pour édifier le célèbre Palazzo Venezia, qui abritera ses collections d'antiques. Quant à Sixte IV, le Colisée, encore, lui fournit les matériaux du pont qui porte son nom, et une demi-douzaine de temples et d'arcs de triomphe ont fait les frais de sa politique de construction.

La Curie - restaurée par Dioclétien - est encore dans un état de conservation remarquable, sauf que la porte de bronze actuelle est une copie de l'originale ; l'originale a été transportée au XVIIe siècle à Saint-Jean-de-Latran pour y servir de porte à la grande nef (Lama, Dioclétien, Cahier du Cercle Ernest Renan n° 201, p.82).

Ainsi, avec le triomphe du christianisme s'est affirmée une mentalité nouvelle, contraignante : à l'esprit propre au polythéisme gréco-romain et aux philosophies religieuses s'est substitué un esprit d'origine orientale, exclusiviste et intransigeant, inhérent à la conception monothéiste et dogmatique de la nouvelle religion issue du judaïsme.

Cette mentalité s'est incrustée profondément dans les mœurs, faisant se tarir les sources de l'Hellénisme, et a tendu à éliminer du monde ambiant tout ce qui rappelait les anciens cultes, *d'où la destruction systématique de la plupart des temples antiques.*

En même temps naissait un état d'esprit assimilant les dieux d'essence païenne aux démons : *d'où le sacrifice de la plupart des statues.*

N'ont survécu que les sanctuaires métamorphosés en églises, ou sauvegardés par des circonstances exceptionnelles. Encore pouvons-nous pratiquement les compter sur les doigts de la main ; citons notamment le Parthénon et le Théséion à Athènes, le Panthéon à Rome, le temple de Garni (*Castellum Gorneæ*) en Arménie, le temple de la Concorde à Agrigente, le temple de Ségeste, les temples de Paestum, la Maison Carrée à Nîmes, le temple d'Auguste et de Rome à Vienne (église désaffectée sous la Révolution, gros œuvre restauré sur proposition de Prosper Mérimée), etc...

Cette hostilité vouée au paganisme s'est muée avec les siècles en une profonde indifférence; celle-ci a fait des papes bâtisseurs de la Renaissance les grands fossoyeurs de la Rome impériale.

Détruits ou christianisés, tel a été le lot des édifices antiques que les guerres et les séismes avaient par ailleurs épargnés.

Dans la seconde partie de cet essai (la "**Bataille des manuscrits**"), je rechercherai l'impact de cette mentalité médiévale sur les œuvres des historiens et des polémistes contemporains des premiers siècles de notre ère.

(à suivre)

oOoOoOoOo

“Si l’on peut dire que la conquête romaine fut bienfaitrice et que les Gaulois ont plus gagné que perdu à leur défaite, l’introduction du christianisme dans la Gaule païenne provoqua inévitablement une crise de vandalisme religieux;

Il était bien tentant pour les premiers chrétiens d’exploiter les temples païens comme des carrières de pierre pour la construction de leurs églises. Combien de colonnes plus ou moins bien ajustées, tantôt raccourcies, tantôt allongées, sont ce que les archéologues appellent des “réemplois”. A Lyon, on retrouve dans le chœur de la basilique d’Ainay, les colonnes de porphyre Sainte-Marie-Majeure. A Vienne, sur le Rhône, le soubassement de la cathédrale Saint-Maurice fut construit avec les gradins de l’amphithéâtre.

On peut citer de nombreux exemples de ces emplois jusqu’à la période assez avancée du Moyen Age. Sous Louis le Débonnaire, l’archevêque de Reims sollicite l’autorisation de reconstruire sa cathédrale avec les pierres de l’enceinte romaine. D’après un texte du XIIIe siècle, Saint-Pierre-les-Eglises près de Chauvigny en Poitou aurait été construit avec les débris d’un temple païen consacré aux dieux protecteurs de la batellerie sur la Vienne.

Il est non moins certain que des “idoles”, dont certaines pouvaient avoir une valeur artistique furent renversées par des apôtres trop zélés qui croyaient accéder par l’iconoclasme à la sainteté.

Mais il faut reconnaître que les dégâts furent en somme assez limités. Pour ne pas déranger les habitudes des païens convertis, les évêques conservent non seulement les dates de leurs fêtes et de leurs foires, mais leurs lieux sacrés. Ils se contentèrent, la plupart du temps, de prendre possession,

au nom du Christ, des temples gallo-romains, d'en chasser les démons par leurs exorcismes et de les adapter au culte chrétien sans pour cela les détruire. Ils substituèrent la Vierge Marie à Minerve, l'archange saint Michel à Mercure et baptisèrent les menhirs druidiques en les sommant d'une croix.

Souvent même ces substitutions de culte ont sauvé des monuments qui auraient été très probablement détruits si la croix ne leur avait servi de paratonnerre : c'est le cas du Parthénon d'Athènes, de la Porta nigra de Trêves et de la mosquée de Cordoue. ”

Louis Réau (34, p. 32).